

Morceaux pour un corps

Renato Rodriguez-Lefebvre

Numéro 166, automne 2020

Mais il ne suffit pas de se tenir debout sur l'autre rive du fleuve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94361ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rodriguez-Lefebvre, R. (2020). Morceaux pour un corps. *Moebius*, (166), 27–31.

Morceaux pour un corps

Renato Rodriguez-Lefebvre

derrière l'exercice délétère de nommer il y a encore autre chose qui échappe à la capture, à la stabilité rêvée du nom : il y a un excédent qui ne s'attrape pas et n'a souvent que faire de rester sur l'espace tranquille d'une page. Il y a peu de noms qui échappent aux tensions que dresse leur silhouette et aux signes qui les cloisonnent. Les traits d'union n'offrent ici aucune métaphore plate qui annoncerait la teneur de ma négociation : le symbole « - », entre Rodriguez et Lefebvre, pourrait être aussi bien une clôture qu'un pont, mais ces images sont tout de suite trop claires, comme gâchées par leur docilité. Le trait d'union supposerait, comme son nom l'indique, une harmonisation des éléments réunis sous sa bannière, un nom-valise (alors qu'aucun des deux éléments ne se déplace vers l'autre) : je crains que le mien soit d'une grande politesse, un frein écrit calmant l'hostilité croissante de ses membres rapprochés. *RR-L*, je ne signe jamais de la sorte – ma politique de signature requiert une mise à jour – quoique je rêve nerveusement le chômage de ce -, ennemi libéral par excellence, pont bidon sur lequel rien ne transite

« Ainsi pour le nom de famille *Lefèvre* (du latin *faber*), il y avait deux graphies, l'une populaire et simple, *Lefèvre*, l'autre savante et étymologique, *Lefebvre*¹ » et pourtant je méprise la recherche étymologique, qui accorde à un sens antérieur les privilèges d'une autorité, exercice mignon mais limité : autant s'habiller du cadavre de nos ancêtres mais cela n'est pas le sujet

donc très savant, le nom, et sauveur, surtout, lorsqu'il marque l'hybridité d'un penchant francophone, donnant la garantie d'une proximité suffisante pour certains – eh oui, il y a quelque part un morceau bien blanc, un alignement favorable des astres dans la trajectoire basanée du corps : un pourcentage de sang est respecté, et respectable – *LEFEBVRE*, nom devenant l'accident dans l'autre pays, l'enchaînement du *BVR* s'apparentant à une route verbalement difficile, et ce *E* final, destination phonétique incertaine, toujours périlleuse parce que n'étant pas à prononcer : victimes des voyelles muettes, mes supposés confrères d'Amérique latine

le Rodriguez n'a rien d'original : sa lointaine origine wisigothe est une moindre consolation, risible et sans conséquence sur le fait qu'il figure au palmarès des patronymes populaires du monde hispanophone, substituant à la disparition des Rodriguez de ma vie quelques millions de candidatxs à familiarité plus ou moins aisée. Il signe l'ailleurs, mais ne le précise pas : que je l'associe gratuitement au Guatemala ne m'est d'aucun secours, puisqu'au sein de ce pays, les noms hispaniques sont des mots clandestins,

1. Ferdinand DE SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1971, p. 53.

souvent des façades pour refouler autant que faire se peut l'autochtonie de la république

l'idéologie du retour m'est insupportable : il y a toujours eu un biais associé exclusivement au nom de cet autre pays, celui du retour à une origine refoulée, l'arbitraire m'évitant pourtant que, lorsque je reviens au Québec, on me dise que je reviens à une origine, bien qu'il y en ait une qui se trouve techniquement *ici*. Le retour, associé au Guatemala, est le fait de la peau, d'une association des deux tiers de mes noms à une étrangeté et aux clichés qu'elle convoque : j'attends toujours de connaître l'expérience mystique du maïs, et le nom k'iche' du pays, Ixim Ulew, indique bien qu'on est au « pays du maïs » et que Rigoberta Menchú est la cousine du Sud d'An Antane Kapesh et que l'apocalypse coloniale ne chôme pas puisque le Guatemala comme le Québec, dans leur génie respectif, se complètent dans leur manière d'envisager l'autochtonie, le premier faisant extérieurement ce que le deuxième tentait plus intérieurement : fantasmer, en la pratiquant, l'annihilation complète des Premiers Peuples. Québec, Guatemala, « somos todos americanos », si l'Amérique est la métaphore la plus grossière des attaques répétées envers les communautés antérieures à la création européenne d'un nouveau monde, effectivement ces deux pays sont plus complices qu'ils n'en ont l'air et toute notion de tension, jusqu'ici sous-entendue, est expulsée dans le constat général de la force répressive, et oui, alors, tout le monde est bel et bien « américain »

non, donc, je n'ai connu aucun retour mais beaucoup, principalement, de retard : l'origine est le rendez-vous avec cette absence, ce lieu vide et arbitraire dont ni les mots

hispaniques, ni les français, ni même les renforts anglais et portugais ne parviennent à raconter adéquatement la forme. Aucune lettre, si tyrannique soit-elle, n'a vraiment offert de repos dans cette incessante recomposition grammaticale pitchant l'une par-dessus les autres les syllabes de mon nom

et pourtant le *R* a longtemps été pour moi une lettre maudite, dont je méprisais la prononciation roulée, renvoyant autant à un nom de famille qu'à l'imprononçable : j'échouais à performer l'étranger qu'on attendait de moi, j'étais l'exotisme raté d'autrui, étranger sans la langue, mais avec un corps. Zone tampon entre ici et un ailleurs inconnu, je me retrouvais dans l'interstice des mots, explorant à mon gré un no meaning's land : les termes champions de l'hybridité sont pour moi des vêtements insupportables, trop serrés comme le sont les mots plus « purs » de l'identité. Ce n'est pas faute de les avoir essayés

naïvement j'ai pratiqué un nationalisme littéraire pendant plusieurs années, pensant que le corps souvent mort des figures exemplaires m'offrirait une échappatoire à ces questions collantes : inutile de relater l'échec significatif de cette communauté fantasmée d'apatrides et de personnes mortes dans des circonstances peu heureuses. Jeune, j'avais interprété une certaine insistance de mes camarades d'école sur l'origine faussement hispanique comme une invitation à performer davantage la maîtrise du français : je m'entraînais alors en rhétorique et pensais, erreur de débutant, que le fond du problème était une question d'accent. J'ai très amèrement goûté l'ironie du processus : l'accent a différé le réel et m'a seulement valu une association inverse, de la part des personnes blanches dont je recherchais la similarité :

prenant un accent radio-canadien, je devenais membre de ce club sélect de personnes francophones prises, par les Québécoisxs, pour des Faux-Françaisxs, promotion symbolique dans une classe bourgeoise dont je ne suis pas du tout membre

mais il y aurait ensuite les hijxs de la Malinche, les enfants de la trahison, l'ambivalence corporalisée, la légion bâtarde, les half-breeds, les mestizxs parmi les castes : je meurs de cette trame tout en souhaitant en incarner la monstruosité réclamée, sous-jacente, celle de pouvoir trahir les origines en assistant à leur mutuelle dévoration. Je prie pour que la Malinche vienne me conseiller et qu'elle me rappelle que ce continent a une souffrance qui lui est propre, indépendante et autonome des méfaits qui s'y cumulent depuis quelques siècles. Je ne peux pas ne pas voir dans mon nom le lieu d'un solennel banquet, un mariage rouge dont personne ne détecte les allures de guerre civile. Je ne réclame que la perte, la brèche ouverte par la perte d'un héritage et l'incomplétude d'un second : c'est dans cet espace négatif que je prétends refonder un itinéraire pour le corps que j'aurai. S'il fallait dissoudre tout cela dans le cliché de mon prénom – une renaissance annoncée, un débarquement tumultueux sur la grève de l'histoire, un remix de silence sans invitéxs –, la solution serait aisée : il ne s'agirait que de pratiquer l'identité minimale de la lettre hostile, le *R* renversé (Char parle quelque part de « *R*. le voyou, *R*. le voyant », et je pille volontiers la poésie française), lettre révolutionnaire et indépendante